

Le luxe, fait pour attester la fortune qu'il possède et pour en demeurer l'épanouissement extérieur, ne tarde pas à devenir une dépense obligatoire de volontaire, qu'elle était d'abord, une charge à la place d'une parure, un impôt qui vous écrase au lieu d'une jouissance qui vous sati-fait.

Dès qu'on mesure la fortune que vous possédez aux dépenses qu'on vous voit faire, et la considération qu'on vous accorde à la richesse qu'on vous suppose, il est tout simple de se sentir entraîné à dépasser dans son train de vie l'exacte mesure de ses facultés pécuniaires. On est vite amené à se régler, beaucoup moins sur le chiffre des bénéfices réalisés que sur la grandeur des espérances présumées. On escompte ainsi, s'il m'est permis d'emprunter pour un instant ce langage, les honneurs, les jouissances, le luxe de la situation que l'on est encore en voie d'acquérir. On fait comme les États mal réglés, lesquels ne sauraient prévoir des ressources extraordinaires sans en engager deux ou trois fois le capital.

Arrivés là, la dépense et le luxe changent de caractère : ils ne sont plus, comme ils devaient l'être, le libre emploi de l'argent dégagé de toute responsabilité ; ils sont devenus des faux dieux auxquels il faut faire des sacrifices. Comme autrefois les Anciens à leurs divinités implacables, on leur donne en holocauste ses enfans, son loisir, son repos, quelquefois sa vie. Bien loin de se préparer à soutenir la fortune par quelque éducation, quelque supériorité, quelque culture, on ne prend plus même le temps de parler, de penser, de vivre. On cherche à réduire l'instruction de ses enfans à son expression la plus simple, afin qu'à leur tour ils entrent plus tôt dans le mouvement des affaires et viennent aider leur père à traîner

la galère. Ainsi, tandis que les parents avaient été médiocres et ignorans par détresse, par l'impuissance qu'éprouve la pauvreté à se faire instruire, les fils le deviennent par calcul, par insouciance, par corruption.

## VIII

Il faudrait, pour achever ce tableau et compléter ces réflexions, considérer encore les effets contagieux et enivrants que produit sur les âmes médiocres le besoin invincible de se hausser au niveau de ce luxe universel. Il est si facile, en risquant la diminution du capital, de simuler l'augmentation du revenu ! Il est si dur, à mesure que la fortune décroît, de se sentir déchoir et retomber avec elle, si tentant de jouer la comédie de l'argent et de satisfaire à la fois ses désirs de bien-être en même temps que ses instincts de vanité !

Il faut d'ailleurs le reconnaître : l'amour du luxe, pour peu qu'on s'y abandonne, devient avec plus de promptitude qu'on ne saurait le croire, une passion ; il en a tous les caractères, toutes les frénésies, tous les emportemens. Il agit sur les âmes faibles comme une ivresse, et finit par leur communiquer une fièvre capable des actions les plus violentes. Les sentiments les plus vifs et les plus tendres s'y altèrent et s'y dessèchent jusqu'à périr. Comme il arrive toujours en pareil cas, on perd de vue, non-seulement ses intérêts mais ses devoirs, ou bien on ne se les rappelle que pour en faire un plus complet et plus odieux abandon.

ANTONIN RONDELET.

(À continuer.)